

**SALAMA-CARR, Myriam (1990) : La traduction à l'époque  
abbasside, Paris, Didier Érudition, collection « Traductologie »,  
no 6, 122 p.**

Paul A. Horguelin

Volume 36, numéro 4, décembre 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/003114ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/003114ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0026-0452 (imprimé)

1492-1421 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Horguelin, P. A. (1991). Compte rendu de [SALAMA-CARR, Myriam (1990) : La traduction à l'époque abbasside, Paris, Didier Érudition, collection « Traductologie », no 6, 122 p.] *Meta*, 36(4), 675–676.

<https://doi.org/10.7202/003114ar>

- SALAMA-CARR, Myriam (1990): *La traduction à l'époque abbasside*, Paris, Didier Érudition, collection «Traductologie», n° 6, 122 p.

C'est sous le règne des califes arabes de la dynastie des Abbassides que Bagdad est devenue la capitale de la traduction, au IX<sup>e</sup> siècle. Elle succédait ainsi à Alexandrie et préparait la voie à Tolède. On peut en effet identifier des époques charnières où la somme des connaissances humaines, réunie en un lieu — habituellement une bibliothèque —, a été transmise de civilisation en civilisation grâce aux traducteurs. Ces centres ou «écoles» de traduction, par l'ampleur de leur activité et par leur rôle dans le progrès de l'humanité, ont évidemment retenu l'intérêt des historiens de la traduction.

Dans le cas de Bagdad, on disposait déjà de quelques sources d'information — à celles que répertorie la bibliographie de l'ouvrage recensé ajoutons notamment: Remke Kruk, «Early Arabic Translators, their Methods and Problems» (*Babel*) et Ghassan Aris, *De Bagdad à Tolède* (thèse, université d'Ottawa). Mais, à notre connaissance, aucune œuvre de synthèse, du moins ni en français ni en anglais. L'étude de Mme Salama-Carr, qui a fait l'objet d'une thèse de doctorat de l'ESIT, comble donc une lacune.

*La traduction à l'époque abbasside* porte en sous-titre : «L'école de Ḥunayn Ibn Ishāq et son importance pour la traduction». Cet Ḥunayn (809-873) est le plus grand traducteur de son temps. Médecin chrétien de réputation, érudit, grand voyageur, il a appris le grec et l'arabe, outre sa langue maternelle qui est le syriaque. Il entame sa carrière de traducteur à 17 ans et on lui crédite plus de 150 ouvrages traduits, sans compter ses travaux de révision. Son activité ne s'est pas limitée à cette imposante production : à titre de responsable de la traduction à la *Maison de la Sagesse*, bibliothèque et centre d'étude fondés par les califes, il dirige, forme et révisé une équipe de traducteurs, se rend jusqu'à Alexandrie et à Byzance pour en rapporter des manuscrits à traduire, tout en trouvant le temps de rédiger des traités de médecine et une *Épître* qui nous renseigne sur sa production et sa manière de traduire.

Les traducteurs de Bagdad sont presque tous des spécialistes (médecins, astronomes, mathématiciens...) et leurs traductions sont révisées quant à la forme (historiquement, c'est l'école de Bagdad qui fournit le premier exemple d'une pratique systématique de la révision). Considérés comme des hommes de science, ils sont généreusement rémunérés : certains sont salariés, d'autres reçoivent le poids en or de leurs traductions. Heureux temps ! En retour, les califes choisissent les œuvres à traduire, guidés par leur souci d'arabisation et leurs domaines d'intérêt : les œuvres scientifiques et philosophiques, principalement d'auteurs grecs, seront privilégiées. Dans bien des cas, c'est par l'intermédiaire des traductions arabes que l'Occident découvrira plus tard ces auteurs, les manuscrits originaux étant inaccessibles ou même détruits. Fait également important, cette vaste entreprise de traduction contribuera à enrichir l'arabe d'un vocabulaire scientifique, à faire avancer les études sur la langue et, surtout, à alimenter la réflexion des grands penseurs de l'Islam — dont certains exerceront à leur tour une notable influence sur la pensée de l'Occident médiéval.

«Comment traduisaient-ils ?» est évidemment l'une des questions que l'on se pose — et à laquelle ne répond pas entièrement le chapitre «Les méthodes utilisées», car, comme l'auteur doit le constater, «par rapport à la production de l'école de Ḥunayn, la réflexion sur cette activité est pauvre». Une fois surmontées les difficultés dues à des manuscrits altérés et aux lacunes lexicales, les traducteurs de Bagdad pratiquent ce que nous appelons aujourd'hui l'adaptation au destinataire. Ḥunayn écrit : «la traduction dépend de la compétence du traducteur et dépend du destinataire». On respectera donc sa langue (forme) et, à l'occasion, on modifiera le contenu, «quand le texte risque de choquer la sensibilité religieuse du monde croyant». Enfin, on retrouve chez les traducteurs arabes la distinction séculaire entre la traduction-substitution de mots et la traduction-restitution du sens, ce deuxième mode, qui est celui de Ḥunayn, étant donné en modèle.

Voilà donc une lecture enrichissante, tant par ce qu'elle nous apprend sur une période marquante de l'histoire de la traduction — et de l'humanité — que par les intéressants parallèles qu'elle permet d'établir avec les traducteurs occidentaux, notamment ceux de la Renaissance. Il est donc regrettable qu'il faille tempérer notre appréciation favorable par une réserve en ce qui concerne... la forme. Tout d'abord, le plaisir de la lecture est trop fréquemment contrarié par des coquilles, des fautes et maladroites, une ponctuation déficiente qui rend pénible la compréhension de certains passages, sans parler de quelques lignes tout simplement omises et autres imperfections qu'une relecture attentive aurait permis d'éviter. À l'ère de l'édition, on peut en outre se poser des questions sur la qualité de l'édition, qui ne sert guère le texte. C'est dommage.

PAUL A. HORGUELIN